



Enseigner le français aujourd'hui

Photo : Laurent NICKS

CONTOURS

Un continuum pédagogique

PRATIQUES

Aucun élève ne m'a dit : « *Je n'aime pas lire !* »
Un outil numérique à la rescousse

POINT DE MIRE

Difficultés à l'écrit : allier fond et forme

REPÈRE

Les enfants ont besoin d'enseignants lecteurs

Tout le monde en convient, la maîtrise de la langue française constitue assurément la « priorité des priorités » pour nos élèves, adultes de demain. Cet apprentissage, entamé dès la maternelle, se poursuit tout au long du cursus et ne s'achève donc pas en fin de 2^e primaire, lorsqu'on parvient à identifier les sons et à déchiffrer les mots, nous rappelle **Frédéric COCHÉ**¹.

Il s'agit ensuite, dans un continuum pédagogique jusqu'à la sixième et même au-delà, d'améliorer la compréhension à la lecture. **Christine VANDERHAEGHE**² relève à ce propos qu'avec le numérique, l'élève lit moins en profondeur des contenus moins difficiles, même s'il recherche facilement des informations et en construit d'autres.

Et l'enseignant, dans tout ça ? Il est certes amené à adapter continuellement ses pratiques, mais il est avant tout invité à partager sa passion pour la littérature. « *Lorsque je demande à de futurs instituteurs combien d'entre eux ont lu un bon roman les six derniers mois, seuls 10% lèvent la main* », déplore cependant **Yves NADON**, chargé de cours à l'Université de Sherbrooke, au Canada. En d'autres mots, aucune méthode ne sera aussi efficace que la présence, face à soi, d'un enseignant amoureux des livres !

Bonne lecture ! ■

Conrad van de WERVE

1. Responsable du Service de Productions pédagogiques de la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique

2. Responsable du secteur Français de la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique

Un continuum pédagogique

Propos recueillis par Marie-Noëlle LOVENFOSE et Brigitte GERARD

Comment enseigne-t-on le français en 2020 ? Aperçu des principaux enjeux et de pratiques qui ont cours dans l'enseignement obligatoire avec **Frédéric COCHÉ** et **Christine VANDERHAEGHE**, respectivement responsables du Service de Productions pédagogiques de la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique et du secteur Français de la Fédération de l'Enseignement secondaire.

Qu'en est-il de l'enseignement du français aujourd'hui au fondamental ? Quelles sont les idées-forces à retenir ?

Frédéric COCHÉ : Pour nous, il s'agit d'un apprentissage essentiel. Ce n'est pas une simple discipline parmi les autres. Sans les bases indispensables censées être acquises à 12 ans, un élève qui aurait des difficultés de compréhension, qui aurait une fluence de lecture lente risque bien d'être « handicapé » pour la suite de sa scolarité dans toutes les disciplines, et même sans doute dans sa vie adulte future. C'est donc la priorité des priorités, le cœur du travail. Les écoles en sont bien conscientes et y prêtent beaucoup d'attention. Une grande force des instituteurs à cet égard, c'est le fait qu'ils sont « généralistes » et ne se limitent donc pas à travailler le français dans le cours de français proprement dit, mais aussi dans une leçon de sciences, d'histoire ou même d'éducation physique. Ils vont penser à corriger la phrase, la faire reformuler par l'enfant, prêter attention au vocabulaire utilisé... C'est un travail de tous les instants.

À quoi veille-t-on particulièrement en maternelle ?

FC : On met notamment l'accent sur le travail de la conscience phonologique, sur la « mécanique » de la langue. Une série de résultats de recherches sur la manière dont on apprend à lire et dont la langue française fonctionne nous ont aiguillés dans cette direction. On est beaucoup plus attentif aujourd'hui à travailler la correspondance entre des sons distinctifs (phonèmes) et la

manière de les représenter à l'écrit (graphèmes). En maternelle, on apprendra aux enfants à pouvoir décomposer les mots entendus en unités plus petites (syllabes et phonèmes) et entendre que, dans un mot comme « bateau », par exemple, on a deux syllabes (ba - teau), mais aussi quatre phonèmes : « b » « a » « t » « eau ». Ils devront parvenir à décomposer les mots en petites unités à l'oral et à l'écoute, et à les manipuler en faisant des jeux avec des rimes, en cherchant des mots qui se ressemblent, qui commencent par le même son, etc.

Et en primaire ?

FC : En début de primaire, on va, avec l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, faire le lien entre les phonèmes et la(les) manière(s) de les écrire. La langue française, à cet égard, est plus compliquée que d'autres, comme l'italien ou le turc, où un son s'écrit d'une seule façon. En français, il existe de multiples manières d'écrire le son « o », par exemple.

C'est à ce moment-là aussi que les enfants vont apprendre à lire...

FC : Oui, et on prêterait particulièrement attention à tout ce qui est compréhension en lecture. On sait que l'apprentissage du français ne se termine pas en fin de deuxième primaire, quand on parvient à identifier tous les sons et qu'on est capable de décoder tous les mots. La suite du travail jusqu'à la sixième, et même après, consistera à améliorer la compréhension de la lecture. Ce qui va vraiment faire la différence pour les élèves, ce n'est pas seulement de pouvoir retrouver une information explicite dans un texte, mais aussi de découvrir l'information implicite, qui n'est donc pas écrite noir sur blanc. Il faut être capable de décoder, mais aussi d'enrichir son vocabulaire et ses connaissances sur le monde pour comprendre des choses plus complexes. Une série de stratégies doivent être développées avec les élèves pour que, face à un texte, ils puissent accéder à son sens.



Photo : Guy LAMBRICHTS

Et l'écriture ?

FC : C'est, bien sûr, un autre point d'attention. Mais là non plus, cela ne se limite pas à savoir tracer des lettres, former des mots, des phrases, et à poser des accords. Les élèves écrivent généralement beaucoup en classe, mais ce qui n'est pas toujours travaillé partout de la même façon, c'est la structure du texte. J'observe comment un auteur écrit (un roman, un article, un e-mail), et j'essaie d'utiliser les mêmes techniques. Après un premier jet, on va enrichir, utiliser des techniques pour faire passer des idées, des émotions.

Les écoles sont en demande d'outils pour travailler davantage cet aspect de l'écriture. Beaucoup de choses se font déjà, de nouveaux outils sont créés, et des formations sont organisées par la FoCEF¹ pour répondre aux besoins des établissements. Nous avons proposé, cette année, une série de formations très porteuses sur l'oral. Sans oublier le projet-pilote « PARLER » pour les classes du 5-8, visant à enrichir le vocabulaire des élèves et à les amener à devenir de meilleurs lecteurs en fin de 2^e primaire. Les premiers résultats sont très positifs, et nous souhaitons vivement élargir le projet à de nouvelles écoles dans le futur.

Et quand le français n'est pas la langue maternelle des enfants, et qu'ils entendent parler une autre langue à la maison, cela pose-t-il des problèmes particuliers ?

FC : En Belgique francophone, on a cru pendant longtemps qu'il fallait que la langue des élèves (autre que le français) s'arrête à l'entrée de l'école. Sur ce point, l'approche a beaucoup évolué ces dernières années. Plusieurs études scientifiques ont montré que le fait, pour des enfants, d'entendre parler plusieurs langues autour d'eux, de parler eux-mêmes plusieurs langues, s'il est valorisé, constitue une réelle richesse. Ces élèves vont, en effet, faire des liens entre les différentes langues et améliorer leur apprentissage du français. Cela a notamment été mis en évidence par des recherches relatives

à l'apprentissage des langues en immersion, mais aussi dans un contexte familial bilingue ou trilingue.

Au Canada, où coexistent le français et l'anglais, on évoque le modèle du « double iceberg ». Au-dessus de la ligne de flottaison, on voit dépasser la pointe de l'iceberg « français » et celle de l'iceberg « anglais », et on a l'impression qu'il s'agit de deux éléments séparés. Mais si on plonge sous l'eau, on observe qu'une partie de la base est commune.

Réfléchir à la manière de construire une phrase en français ou en anglais, ce n'est pas complètement différent. Des liens se font dans le cerveau, pas nécessairement visibles, mais bien réels.

C'est la même chose avec les langues anciennes. Les personnes qui décortiquent un texte en latin ou en grec pour comprendre la manière dont la langue fonctionne enrichissent leur maîtrise fine de la langue française. Un de nos angles d'attaque sera donc de valoriser l'éveil aux langues. **MNL** ■

Vu du secondaire

Quelles sont les grandes lignes du programme de français dans le secondaire ?

Christine VANDERHAEGHE : Au 1^{er} degré, il y a une dimension propre à la connaissance et à l'usage de la langue. L'élève doit encore asseoir les bases essentielles acquises dans le fondamental, en apprenant depuis des supports de plus en plus variés et complexes. Il aborde la prise de parole, l'écriture, l'écoute et la lecture en profondeur et, par exemple, ne travaillera spécifiquement la littérature qu'à partir de la 3^e année.

Les programmes des différents degrés et filières d'enseignement sont organisés en des unités d'acquis d'apprentissage (UAA) et un squelette assez similaires. Ils abordent exactement les mêmes attendus de compétences en transition, au qualifiant et au professionnel.

Un élément à pointer dans les programmes récents des 2^e et 3^e degrés est l'introduction de l'« UAA0 » incluse dans toutes les autres UAA. Les élèves y apprennent à justifier et à expliciter comment ils ont appris, et ils pratiquent une démarche réflexive à propos de la réception des informations et de leur amélioration, la prise de parole, la lecture et l'écriture. C'est une compétence commune, qui traverse toutes les autres. Cette démarche réflexive est donc au cœur de l'enseignement du français. L'objectif des programmes du qualifiant et de transition est de conduire l'élève à entraîner une pratique réflexive sur la langue, sur la culture, la littérature, et dans les compétences qu'il va développer en tant qu'usager du français. Progressivement, il est amené à devenir responsable et critique, acteur culturel et apprenant d'aujourd'hui et du futur.

Comment les enseignants doivent-ils aborder ces matières avec les élèves ?

CV : Le jeune doit apprendre à communiquer le plus efficacement possible. L'enseignant va l'entraîner à rechercher, collecter des informations ; il va lui apprendre à synthétiser, à défendre une opinion, à l'oral et à l'écrit, à négocier, à échanger des points de vue pour les structurer et les argumenter à l'écrit ou à l'oral.

Le professeur de français occupe un rôle primordial : il développe aussi toute la dimension culturelle, dont littéraire. En 1^{re} et 2^e années, une approche des genres et des différents mondes qui existent en littérature est en voie d'apprentissage. À partir de la 3^e, l'élève aborde comment une œuvre culturelle est construite, en essayant de s'y impliquer ou de la recomposer, de la transposer. Il s'agit de susciter

la proactivité de l'élève afin qu'il rende compte d'une meilleure compréhension de la littérature et de la culture.

Le conseil que je donnerais aux enseignants, c'est de devenir les entraîneurs de leurs élèves. Ils organisent les tâches à mener en fonction des apprentissages à construire, ils se coordonnent et planifient entre collègues, ils régulent et mettent en œuvre en s'adaptant au public spécifique des classes et, enfin, ils évaluent. Comme les apprentissages comportent une dimension spiralaire dans le cours de français, chaque enseignant doit construire une réflexion sur sa pratique professionnelle.

Pour l'aider, des accompagnements pédagogiques spécifiques à la discipline sont proposés. De nombreuses formations organisées par le CECAFOC² aident l'enseignant à se former tout au long de sa carrière.

Quelles sont les difficultés rencontrées par les élèves ?

CV : Avec le numérique, l'élève lit moins profondément, et des contenus moins difficiles. Il lit des informations courtes, qui ne lui permettent pas de faire beaucoup d'inférences. Les textes lus semblent plus aisés à comprendre. Ce qui est toutefois intéressant, c'est que le numérique permet à l'élève de chercher facilement des informations et d'en construire d'autres. Il facilite peut-être certains apprentissages.

Un entraînement à l'écriture et à la prise de parole dans le contexte scolaire reste également primordial.

L'enquête PISA a révélé de mauvais résultats en lecture, concernant les élèves en Fédération Wallonie-Bruxelles... Que faudrait-il faire pour améliorer la situation ?

CV : Commençons par nuancer l'idée de « mauvais résultats à l'enquête PISA ». Ils sont en progrès si on considère le long terme (une vingtaine d'années), mais ils doivent encore s'améliorer. L'enseignant doit accompagner l'élève, dans le but de vérifier sa lecture et prendre le temps de s'arrêter et s'interroger sur le texte lu quand il ne comprend pas certains passages.

Et quels constats faites-vous à propos de l'expression écrite ?

CV : Grâce à la communication numérique, l'élève écrit des petits textes, peut-être même plus que nos grands-parents ou, en tout cas, des textes plus variés. Au cours de français, il est également amené à s'entraîner au développement de ses idées et à l'expression d'un imaginaire en transposant, en recomposant, en amplifiant des textes

littéraires et des œuvres culturelles, ou encore ses observations du monde. Il y mobilise des pratiques d'écriture longue plus complexes afin de s'entraîner à décrire une pensée et une réflexion approfondies.

Comment la Fédération de l'Enseignement secondaire se prépare-t-elle au futur tronc commun ?

CV : Il y a le souhait d'une réelle collaboration en profondeur entre les enseignants du fondamental et du secondaire, afin d'assurer un chainage des apprentissages entre les différentes années scolaires. Il faut faire en sorte que la transition fondamental/secondaire s'estompe, car elle est parfois difficile à négocier pour les élèves.

Le CECAFOC a organisé, en octobre dernier, une journée consacrée à la formation des professeurs de français. Qu'en retenir ?

CV : Cette formation a remporté un vif succès et a permis de constater qu'on n'enseigne plus comme il y a 20 ans. Les publics dans les classes sont devenus de plus en plus hétérogènes, et il faut adapter les pratiques d'enseignement pour accompagner chaque élève dans ses progrès et sa réussite. C'est un rôle essentiel du professeur de français, car la maîtrise de la langue française conditionne la réussite scolaire. **BG ■**

FLA, français langue d'apprentissage

Il s'agit du langage dans lequel l'enseignant donne cours de maths, de géo, d'histoire... (discours des savoirs)

→ L'élève découvre un vocabulaire spécifique, des textes spécifiques (genres, énoncés, définitions...);

→ L'élève compare, fait des liens, catégorise, explique ce qu'il a fait et comment il s'y est pris (métacognition);

→ Les compétences langagières vont aider l'élève à développer son autonomie.

FLE, français langue étrangère

C'est le français enseigné à des apprenants de langue maternelle non française, dans un contexte où le français n'est pas parlé dans la sphère sociale.



1. Service formation de la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique

2. Service formation de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique

Aucun élève ne m'a dit : « Je n'aime pas lire ! »

Anne GAUTHIER est institutrice en 4^e primaire à l'Institut Saint-Michel de Nivelles. Amoureuse des livres, elle ne rate pas une occasion de partager sa passion avec ses élèves.

« Dès le début, j'essaie de mettre une certaine ambiance en classe autour de la lecture. On commence par un domino littéraire. Les enfants choisissent un livre dans la pile et expliquent leur choix. Les critères qu'ils évoquent sont généralement la couleur ou l'épaisseur. Au fil de l'année, ils vont plutôt dire : « J'aime ce sujet, cet auteur, ou cette maison d'édition ».

J'organise aussi des ateliers d'écriture. Les élèves ouvrent un livre... sans obligation de le lire et doivent trouver un lieu, un personnage et trois objets, noter ces éléments sur un carton donné ensuite à un autre élève, qui a 10 minutes pour écrire un texte. L'erreur est permise. On lit et on écrit chaque jour sans pour autant être évalué. On travaille l'orthographe à d'autres moments. Quand nous sommes entre nous, c'est un écrit « en pyjama », et pour les autres textes, ce sera un écrit « en tenue de soirée ».

Je mets aussi en place des « activités peps ». Par exemple, pour démarrer la journée, les élèves et moi puisons un petit texte (une blague, une devinette ou autre) dans un sac. On en prend connaissance, puis on va le lire à quelqu'un d'autre. Autre exemple : on prend un magazine comme Wapiti ou Wakou, on le découvre pendant un temps, puis on écrit un petit texte qui commence par « Je ne savais pas que... », complété par l'information découverte dans le magazine. Ensuite, on va voir ce que les autres ont écrit, et mes élèves se rendent compte que moi aussi, j'apprends des choses !

Pour Noël, nous avons remplacé l'arbre traditionnel par un sapin littéraire. Chaque enfant a apporté un livre à offrir à un de ses copains de classe. On a ensuite créé un sapin, en plaçant les livres du plus grand au plus petit. Chacun a interrogé un autre élève pour savoir quel genre de lecteur il était, puis est passé devant la caméra pour présenter son ami lecteur. À l'écoute de cette présentation, les autres devaient dire si le livre apporté pourrait convenir à cette personne.

Il nous arrive aussi d'inviter un auteur en classe, et cela débouche sur des activités de lecture et d'écriture. Je lis moi-même beaucoup, et je parle de mes découvertes avec les élèves. Ils sont très intéressés. Aucun ne m'a dit : « Je n'aime pas lire ! »

Quand on fait passer une passion, c'est contagieux ! Je ne peux pas dire à coup sûr qu'ils auront du plaisir à lire, mais je leur donne les outils pour qu'ils y parviennent. Nous analysons les intentions des auteurs, les stratégies utilisées, l'effet ressenti par le lecteur, etc.

Pour pouvoir lire et écrire, on a besoin de la grammaire, de la conjugaison, mais j'ai remplacé 75% des exercices traditionnels liés à ces matières par des activités de lecture et d'écriture qui montrent à quoi ça sert concrètement. Cela donne du sens aux apprentissages... Et les parents me disent que les enfants sont heureux de venir à l'école. » MNL



Photo : Giuseppina MINISTRU

Activité centrée sur l'expression orale
(image d'illustration)

Un outil numérique à la rescousse

Le CEFA du Centre scolaire Éperonniers-Mercelis à Ixelles accueille de nombreux jeunes d'origine étrangère, qui ont des difficultés en français. Pour les aider, les enseignants ont mis au point un outil numérique qui décrit et communique les difficultés rencontrées par chacun d'eux. Aurélie LAROSE, professeure de français au 2^e degré du CEFA, est notamment à la manœuvre.

« La multiculturalité fait partie des difficultés, mais aussi des richesses rencontrées dans nos classes. L'hétérogénéité est forte parmi nos élèves, il y a des niveaux et des parcours très différents. Certains viennent d'écoles générales, d'autres arrivent en Belgique ou sont passés par des classes-passerelles, certains ont vécu des décrochages importants, manquent de confiance en eux ou n'ont pas les

prérequis suffisants. C'est difficile, parce qu'il faut pouvoir intéresser tous les élèves, leur faire comprendre qu'ils vont tous progresser d'une façon ou d'une autre, ne laisser personne de côté.

Un groupe de travail a, dès lors, réfléchi à une remédiation qui ait du sens pour tous les élèves et a créé pour le cours de français un outil numérique qui permet de catégoriser les besoins des élèves, mais aussi de communiquer les différents diagnostics posés à l'ensemble de l'équipe, tant les professeurs de formation générale que les profs de pratique, les accompagnateurs qui évaluent les jeunes en entreprise et les éducateurs. Cela permet d'adapter notre accompagnement en fonction du niveau de chaque jeune.

Parmi les besoins identifiés, il y a l'alphabétisation. Même si ce n'est pas prévu à la grille horaire, on essaie d'aider les jeunes en difficulté, en adaptant les attentes tout en essayant de rester juste par rapport aux compétences. On a aussi proposé des cours de français langue étrangère, mais toujours avec un investissement sur fonds propres et un aménagement des horaires permettant aux jeunes de garder leurs heures à l'emploi. Parmi les autres besoins, il y a la maîtrise de la langue orale et de la langue écrite, on prend aussi en compte le savoir lire...

Un tableau numérique permet ensuite de communiquer régulièrement le niveau de chaque élève relatif à ces différentes dimensions. L'objectif est que nos élèves obtiennent leur CESS et qu'ils puissent avoir un maximum d'opportunités. Cela passe parfois par une reconfiguration des apprentissages ou de la manière de les aborder, mais aussi par une collaboration étroite de l'équipe. Les élèves sont satisfaits de cet outil, ils sentent qu'on est derrière eux. Comme c'est un outil en ligne, accessible sur application ou sur internet, il est facile pour chacun de le consulter quand c'est nécessaire. Favoriser l'autonomie, mais aussi l'accompagnement, la confiance en soi, la prise d'initiative, la récompense, faire comprendre aux élèves qu'il y a toujours une possibilité de rebondir, c'est aussi leur redonner confiance en l'enseignement. » **BG**

Difficultés à l'écrit : allier fond et forme

Brigitte GERARD

Un constat, posé par **Philippe HAMBYE**, docteur en Philosophie et lettres, professeur à l'UCLouvain¹ : tous les enseignants peuvent être confrontés à des productions écrites d'élèves qui manquent de sens, même à l'université. Et d'après lui, les problèmes rencontrés sont de nature identique et ne concernent pas uniquement les élèves allophones. Mais alors, où le bât blesse-t-il ?

« Il ne s'agit pas de problèmes liés à la maîtrise de la langue, du français, affirme Ph. HAMBYE. En réalité, pour les élèves, leur écrit et celui de l'école n'ont rien à voir. La langue étrangère, pour eux, c'est celle de l'enseignant. Un discours qui ne veut pas dire grand-chose est dès lors rassurant, car il ressemble au langage de l'école. »

D'après le chercheur, les difficultés des jeunes à l'écrit ne sont pas nécessairement liées à un problème de code, mais plutôt au fait qu'ils n'appliquent pas leurs connaissances. Il s'agirait davantage d'un problème de maîtrise d'un certain type de discours : « Ce que les élèves ne savent pas toujours faire, c'est produire du discours dans certaines circonstances. Ce sont des problèmes d'ordre métalinguistique. C'est-à-dire la capacité à mobiliser ses connaissances pour produire des discours qui sont conformes à des exigences propres à l'environnement scolaire. Un texte écrit doit être autosuffisant. Le but, c'est de ne pas devoir le relire trois fois. Il doit être explicite, précis, lisible, rigoureux. C'est une exigence qui, pour certains élèves en tout cas, est spécifique à l'école. »

Par ailleurs, le texte est silencieux, et chercher son sens entraîne un coût cognitif. Il faut pouvoir analyser la forme afin de voir comment fonctionne le langage. « Le problème, constate le chercheur, c'est que l'école est souvent d'un côté ou de l'autre. Tout l'enjeu est d'être dans une forme de dialectique. Si on apprend aux élèves des éléments formels, c'est parce qu'ils sont au service de la communication. Mais cette articulation entre les deux fait le plus souvent défaut et est difficile à réaliser. »

Apprendre à communiquer

L'objectif de Ph. HAMBYE, en tant qu'enseignant, est que ses élèves réussissent leurs actes de communication : « L'orthographe est un moyen au service d'une fin. Or, l'école a souvent tendance à faire du moyen une fin en soi. Il y a un tas de contextes où ce n'est pas important de faire des fautes d'orthographe, mais parfois ça l'est. Il faut dire aux élèves pourquoi, et pourquoi une faute n'est pas l'autre. Certaines fautes témoignent d'une mécompréhension du texte, d'autres d'une distraction. »

La difficulté des élèves est d'utiliser leurs savoirs sur la langue pour produire des textes qui seront conformes à un type de discours. Pour cela, il faut traiter le langage comme un objet, prendre de la distance. « Soudainement, il faut s'interroger sur ce qu'on fait, précise Ph. HAMBYE. L'entrée à l'école est, à cet égard, une rupture totale, et c'est difficile au niveau cognitif. Il y a une distance entre notre pratique spontanée et ce qu'on doit mettre en place pour, dans des situations compliquées, communiquer le sens de manière efficace. Le problème général, c'est que les élèves ont du mal à faire ça, y compris à l'université. »



Photo : Laurent NICKS

L'enjeu du cours de français est dès lors, d'après l'orateur, d'apprendre aux élèves à communiquer, lorsque le sens n'est pas aisément accessible. Est-ce que l'enseignant fait en sorte que ses élèves soient capables de faire ça ? Est-ce que les élèves en sont conscients ? *« Mon constat de chercheur, c'est que cette préoccupation reste souvent implicite, voire quasiment inexistante. Et que l'enseignement du français en Fédération Wallonie-Bruxelles est extrêmement hétérogène. Les écarts de pratiques sont importants, entre des enseignants pour qui c'est un souci constant et ceux qui n'y font pas attention. »*

Garder les enjeux formels

Que peut-on donc faire, à son propre niveau ? Ph. HAMBYE propose de faire du développement, chez les élèves, d'un langage scriptural, d'un rapport métalinguistique, un objectif constant et explicite dans les pratiques pédagogiques. En d'autres termes, pour remettre la communication et ses enjeux au cœur des préoccupations, y compris les enjeux formels (grammaire, orthographe), il faut se demander quand les élèves ont besoin de comprendre le fonctionnement de la langue pour pouvoir construire une phrase qui fasse sens... *« Comment leur apprendre à écrire « a » ou « à » ? En primaire, on leur dit de remplacer par « avoir », on leur donne un truc communicationnel, mais cela ne marche pas à tous les coups, et l'enfant se trouve bloqué. Il faut que ce soit un peu automatisé, et cela ne peut fonctionner que si on comprend que le mot est un auxiliaire ou une préposition. Il faut passer par de l'analyse, mais pas en 3^e primaire, plutôt à un âge où ils sont capables de savoir ce que c'est, une préposition, un auxiliaire... et où ils sont capables de le repérer. Cela doit devenir une évidence. Si vous ne voyez pas où est la préposition ou le verbe, vous ne savez pas faire sens de votre phrase. Il y a alors un problème de fond, bien au-delà de l'orthographe ! Il faut donc garder les préoccupations formelles et les mettre au service de la communication. » ■*

Séverine DE CROIX, professeure à la Haute École Léonard de Vinci (ENCBW) :

« De plus en plus d'élèves rencontrent des difficultés en lecture et en écriture. Cela questionne l'école dans sa capacité à faire avancer les plus fragiles, à prévenir les échecs scolaires et à différencier les apprentissages en fonction des élèves. L'arrivée en secondaire présuppose une rupture pour de très nombreux élèves, notamment au niveau de l'usage de l'écrit, qui est de plus en plus autonome. C'est aussi un moment où la lecture revêt un caractère plus disciplinaire. Les textes se spécialisent, ainsi que les modes de lecture.

Dans le domaine de l'écriture, c'est aussi complexe. Beaucoup d'élèves ont de la peine à identifier les paramètres d'une situation particulière ou à orthographier tout en rédigeant, et vice-versa. Cette capacité à produire du texte en interaction avec d'autres langages présuppose le développement de nouvelles manières de lire, d'écrire qui constituent un enjeu important pour l'exercice du métier d'enseignant. »² BG

1. Philippe HAMBYE a animé un atelier sur les difficultés de l'écrit lors d'une journée de réflexion organisée par le CECAFOC, le 14 octobre dernier, à l'intention des professeurs de français.

2. Extrait de son intervention lors de la journée organisée par le CECAFOC, le 14 octobre dernier

Les enfants ont besoin d'enseignants lecteurs

Régulièrement amené à rencontrer des (futurs) instituteurs primaires dans le cadre de formations, Yves NADON¹ met tout de suite les choses au point : aucune méthode d'apprentissage de la lecture ne sera jamais aussi efficace que d'avoir dans les classes des enseignant(e)s passionné(e)s de lecture.

David VRYDAGHS,
doyen de la Faculté de
Philosophie et lettres
de l'Université de Namur :

« Il manque un développement de la lecture comme porte d'entrée vers l'imaginaire... Cela commence dès la maternelle. Dans le secondaire supérieur, on peut travailler le rapport à la lecture globale, interprétative.

On est trop souvent dans une lecture très technique, descriptive, qui vise surtout le repérage de certaines particularités des textes. Quand ce type de lecture devient l'horizon d'un cours de français, cela fait perdre beaucoup de sens à l'activité de lecture.

Il faudrait plutôt renforcer les pratiques interprétatives, sans nécessairement passer par une analyse stricte des formes dans chaque cas. »² BG

« Quand je demande à de futurs instituteurs combien d'entre eux ont lu un bon roman les six derniers mois, 10% seulement lèvent la main ! Il y a un vrai problème, si on ne pratique pas ce qu'on est censé enseigner ! Imaginez un groupe de futurs professeurs de ski dont 10% seulement auraient fait une descente dans les six derniers mois... Qu'en penserait-on ?

On croit qu'apprendre à lire aux enfants, c'est une affaire de « techniques extérieures », mais c'est aussi des techniques qu'on a apprises « de l'intérieur », en tant que lecteur. Sinon, on est très mal placé pour passer les trente prochaines années à donner un avis professionnel sur ce que les enfants sont censés faire dans une classe ! Si vous êtes là, c'est que lire et écrire font partie de votre vie de tous les jours. On veut des gens qui ont une pratique rigoureuse et compétente pour pouvoir la transférer à des gamins en train d'apprendre à devenir des citoyens empathiques, curieux, qui se questionnent, participent à la vie sociale, peuvent comprendre l'autre, dialoguer avec lui et faire le tri des informations.

Pour ce faire, aller à la bibliothèque emprunter un livre pour une semaine n'est pas suffisant. On a besoin de 800 à 1000 livres dans une classe. Quand ils sont à portée de main, que l'enseignant(e) est un(e) lecteur(-trice), laisse l'élève choisir sa lecture, stimule, encourage, lit à haute voix, donne du temps pour lire, favorise les échanges sur ce qu'on a lu dans un espace confortable et convivial, permet de rencontrer des auteurs, cela se fait tout naturellement. Trouvez des budgets, harcelez les éditeurs, constituez-vous une bibliothèque de livres incontournables dont vous savez que s'ils ne sont pas en classe, les enfants ne les liront jamais. Certains vont mettre beaucoup de temps à apprendre. La pratique continue fait que les choses deviennent plus faciles.

Dans l'enseignement, on aime les livres si on peut rendre des comptes dessus, élaborer des fiches, répondre à des questions. Ce n'est pas de la lecture ! Quel ennui, de passer vingt semaines sur un livre analysé chapitre par chapitre ! C'est comme si on regardait un film en étant interrompu toutes les 5 minutes. Et c'est tout de même triste de se servir de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture pour trier l'avenir des élèves plutôt que pour élever leur humanité... Leurs capacités de lecture et d'écriture vont faire en sorte qu'une partie des enfants ne pourront pas imaginer faire certains types de métiers. L'enseignement qu'on donne tous les jours est un geste politique. Est-ce qu'on demande aux élèves de se conformer ou de s'éclater, de s'épanouir ? Vous avez un énorme pouvoir d'action, et vous pouvez faire en sorte que votre classe soit un haut lieu d'humanité. » MNL

1. Auteur canadien, Yves NADON a été enseignant au primaire et chargé de cours à l'Université de Sherbrooke. Il a écrit de nombreux articles sur la lecture, l'écriture et la littérature pour la jeunesse. Il dirige les Éditions D'eux, anime des ateliers et donne des conférences sur l'apprentissage de la lecture au Canada et en Europe.

2. Extrait de son intervention lors de la journée organisée par le CECAFOC, le 14 octobre dernier.

Étude

L'UFAPEC (Union francophone des associations de parents de l'enseignement catholique) vient de publier une analyse intitulée « L'école maternelle initiale suffisamment à la lecture ? ». Cette étude paraît alors que de nombreuses recherches montrent qu'il faut s'y prendre tôt pour familiariser les enfants au monde de l'écrit.

À découvrir sur www.ufapec.be > Ressources